

Discours
prononcé par Olivier Cazenave
Président du Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes
à l'occasion de la remise du Prix du Livre en Poitou-Charentes 2009
à Jeanne Benameur pour son livre
***Laver les ombres*, éd. Actes sud**

Vendredi 12 février 2010

Chère Jeanne Benameur,

Nous voudrions vous exprimer ce soir toute notre reconnaissance, car vous êtes de ces êtres lumineux qui habitent la langue, et nous invitent à vivre intensément, ardemment, à danser notre vie, à l'inventer et la faire renaître, sans relâche... jusqu'en ses silences.

« Restons vivants dans nos vies. », telle est votre injonction dans un petit texte qui sonne comme une profession de foi, publié en 2003 par les éditions Thierry Magnier : *Comme on respire*, un titre sans ambiguïté aux allures de manifeste littéraire.

Et pour rester vivants, rien de tel que les mots, la langue et la littérature...

Jeanne Benameur, vous vous rappelez de différentes manières dans votre œuvre comment vous avez d'abord été « une enfant à la langue tue », « une enfant "ravie" au temps, sidérée par la violence des humains ».

Évocation souvent pudique, masquée, d'une enfance passée en Algérie dans ces années cinquante marquées déjà par les « événements », cette guerre qui n'était pas nommée. Dans *ça t'apprendra à vivre*, un texte très autobiographique, vous décrivez un père, une mère et quatre enfants noués par le silence. Un silence qui grandira avec l'exil qui vous arrache à votre pays et vous mène dans une ville de la façade atlantique. La Rochelle, près de laquelle vous êtes revenue vivre ; un silence dont la petite fille de cinq ans que vous étiez sortira par la parole, pour chasser la peur et trouver enfin les mots pour dire, comme un cri.

Ainsi est-ce par la langue et les livres que vous avez échappé à l'emprisonnement du silence, ce silence né de la violence et de l'exil :

Toute votre œuvre rappelle que si l'on veut se libérer, être humain parmi les humains, il faut entrer dans la langue, faire comme Luce, la petite fille d'un autre superbe roman, *Les Demeurées*, entrer dans l'alphabet.

Comme vous l'exprimez dans un entretien avec Jean-Baptiste Coursaud

« Les mots sont là pour donner sa vibration au silence. Ils sont au service du silence. C'est comme ça que je travaille ».

Laver les ombres, votre dernier roman pour lequel nous sommes heureux de vous remettre ce soir le 23^e Prix du Livre en Poitou-Charentes est l'un de ces livres qui jalonnent votre œuvre et qui parlent de la difficulté du dire, du non-dit, du poids du non-dit...

Encore une fois, vous vous intéressez intensément au(x) silence(s), aux blancs et aux vides qui habitent toute vie humaine.

Vous le faites en inscrivant ces silences et ces non-dits dans un texte où le corps est extrêmement présent, le corps et la danse. Car « Danser c'est altérer le vide ». « Lea est chorégraphe par nécessité. (...) Ses mouvements dans l'air trouvent leurs courbes exactes. Son corps est uni à l'espace. La beauté est là. Dans le souffle qui relie tout. Un moment de grâce impartageable ».

Votre ouvrage, *Jeanne Benameur*, m'a cependant bouleversé pour d'autres raisons. C'est pour moi un grand cri d'amour, au milieu d'un drame, d'une tragédie parfois, que poussent vos personnages. Je pense à Lea, bien sûr, seule face à sa quête du mouvement, et qui ne peut agir qu'en mimant, qu'en disant par la danse, tant le silence fait partie de son héritage, tant sa lutte contre le déséquilibre hante son destin.

Mais je pense aussi à sa mère, une mère à l'identité multiple, italienne et française, adolescente de 16 ans trop vite grandie, qui, sous le nom de Suzanne, assume les perversions de son compagnon.

Et que penser de Bruno, l'artiste mobile qui peint l'immobile ?

On ne saurait pas plus oublier le grand absent, le mort qui est au cœur de l'ouvrage, celui autour de qui tourne le grand secret, le père proxénète, ce Jean-Baptiste aux allures lucifériennes, lumière de la souillure.

Tout est réuni pour un roman terrible, pollué par un impitoyable secret de famille.

Et pourtant, l'amour ici s'écrit à chaque page à côté de la haine, dans une proximité paradoxale qui donne le vertige. Il révèle, sous votre plume, les dilemmes sans fard du cœur troublé, les tourbillons illogiques qui nous agitent et dont vous savez peindre les détours.

Car tout ce monde tourne dans votre roman, comme dans une grande lessiveuse qui lave les vêtements souillés par les corps, qui lave les ombres au sens propre aussi.

Roman du désespoir, roman de l'insupportable, je me suis demandé aussi si votre roman était tout simplement un roman ? Je me suis plu à en douter, tant l'émotion que vous savez susciter est grande, tant la douleur et la souffrance humaine de l'enfance, de la séparation, du silence et du secret vous semblent familières.

N'étant pas un spécialiste, je ne saurai dire si le terme autofiction s'accorderait plus à caractériser votre œuvre... mais au fond qu'importe : n'est-ce pas l'auteur qui parle partout et toujours, irriguant de ses cheminements les recoins de ses phrases, mêlant les voix de la mère et de la fille dans une prosodie, choisissant une ponctuation qui fait douter du « qui parle ? »

Lente mélodie dont je n'ai pu me détacher avant qu'elle ne s'éloigne en résonnant avec le dernier mot, sorte de « suite » de Bach transposée dans l'écriture intérieure qui est la vôtre, votre texte est aussi un suspense qui nous tient en haleine.

Car, par-delà l'écriture vous engagez vos héroïnes dans une quête initiatique lourde de conséquences. Mère et fille n'en peuvent plus, l'une du secret gardé, l'autre du soupçon du secret. Comme l'écrit, dans un autre contexte, Nathalie Sarraute, « l'ère du soupçon » est née et dans cette ère, l'air -a.i.r- est irrespirable.

D'où cette quête suscitée par Romilda, endossée par Lea, qui au travers des obstacles mène jusqu'au cataclysme de la tempête, tempête réelle et intérieure.

Que survivra-t-il du passé ? La mère a-t-elle eu un vrai choix en sortant de l'hôpital ? Le père est-il vraiment tombé fortuitement de la falaise ?

En fait, faut-il tout savoir et tout élucider pour survivre ou simplement ouvrir un peu plus ses bras aux possibles du bonheur ? Rien n'est sûr certes, hormis cette tension nécessaire qui rapproche ce qui existait dans l'absence : la mère et la fille près de l'océan, de la mer, sans -e cette fois. La mer toujours renouvelée et qui lave les souillures.

À l'instar du jardin dévasté par la tempête, tout est à recommencer, mais aussi tout est à découvrir comme un amour sans honte qui veut croire que les ombres sont lavées.

Car de la bisexualité du père, rien ne sera dit à Lea,... et tout au lecteur. Pourquoi ? Tout n'est-il pas utile lorsque l'on veut laver les ombres ? Les ombres ne sont-elles pas essentielles dans vos onze tableaux – prémices à une chorégraphie – pour qu'ils vivent, pour que l'art issu de l'épreuve puisse les relayer, et la danse les sublimer ?

Ce roman est bâti sur la souffrance. Comme Orphée qui sacrifie Eurydice afin de vivre autrement à la surface, plein du savoir de l'au-delà, vos personnages ont dénoué leur gorge dans la violence de la tempête, et se lancent avec vous dans la création ou dans leur recréation.

Ils ont cette force – de ceux que l'on croyait faibles – de surprendre. Ils nous ont entraînés dans le tourbillon du mouvement, alors qu'ils avaient les pieds scellés dans le béton du silence. Où iront-ils ? Danseront-ils leur vie ?

Je ne puis que citer les merveilleuses phrases qui ouvrent en le fermant votre livre où tout le chemin parcouru entre l'impartageable d'hier et le partageable d'aujourd'hui est dit : « Elle fait partie maintenant de ceux qui articulent leurs pas comme on parle après être resté trop longtemps silencieux. Avec peine. La seule grâce possible. PARTAGEABLE.

Il faudra qu'elle serre sa mère très fort dans ses bras avant de la quitter. Très fort. »

Merci pour tant de talent, Madame.

Olivier Cazenave